

**Titre du projet : “Un paradis pour les nigauds”. William Pryer à Bornéo (1878-1899) : une histoire naturelle de la mondialisation**

**Durée du projet :** 24 mois (septembre 2019-juin 2021)

**Coordinateur(s) du projet et centre(s) de recherche impliqué(s):**

Romain Bertrand-CERI (Sciences Po-CNRS)

**Description du projet :**

1. Position du projet dans la trajectoire globale de recherche

La lecture d'une série d'ouvrages anciens traitant des « jungles » de Bornéo et d'Amazonie – tout particulièrement ceux de Humboldt et d'Alfred Wallace – m'a mis sur la piste d'un art oublié de la description de la nature. J'ai consacré à cet art perdu – aux conditions de son épanouissement, puis à celles de son oubli – un petit essai à paraître en mars 2019 aux éditions du Seuil sous le titre *Le Détail du monde. L'art oublié de la description de la nature* (250 p. + index). Loin de constituer une embardée dans ma trajectoire de recherche, cette enquête d'histoire littéraire et intellectuelle en constitue désormais une étape essentielle, puisqu'elle m'a permis de me doter des moyens descriptifs – c'est-à-dire des lexiques et de la syntaxe – nécessaires à l'écriture d'une histoire prenant place, pour l'essentiel, dans des lieux naturels.

- Opération de recherche
- Fonds d'amorçage ou *seed-money*

Novembre 2018

## 2. Description des points d'entrée documentaires du projet de recherche

Il y a comme toujours, au point de départ de mon projet d'enquête, la volonté de partir du récit « dense » d'une série de faits limitée dans le temps et dans l'espace pour, chemin faisant, « allonger le questionnaire » applicable à un domaine d'objets spécifique (les « situations de contact » entre sociétés distantes dans la longue durée des 16<sup>ème</sup>-19<sup>ème</sup> siècles). Il est cette fois question d'une petite portion de l'île de Bornéo de 1878 à 1883.

Au sortir des années 1870, la côte septentrionale de l'île de Bornéo devient l'un des espaces sud-est asiatiques les plus convoités par les puissances impériales européennes. Idéalement située à mi-chemin de la route maritime reliant l'Inde britannique à la Chine – et le long de laquelle transitent le thé noir et l'opium qui font la fortune des grandes maisons de négoce londoniennes –, Bornéo est une véritable mosaïque politique, où coexistent une saisissante variété de formes et d'entités de gouvernement : colonie royale britannique de Labuan, sultanat indépendant de Brunei, royaume du « *rajah* blanc » Johnson Brooke au Sarawak, territoires sous domination coloniale néerlandaise, réduits côtiers placés sous la coupe de petits aristocrates Sulu liés à la maison du sultan de Jolo, enclaves commerciales autonomes de négociants malais issus de la région de Banjarmasin.

L'année 1878 marque le point culminant de ce double processus de fragmentation politique de l'île et d'exacerbation des rivalités impériales à ses marches. Réduite à sa portion congrue depuis les Indépendances latino-américaines des années 1810, l'Espagne entend faire des Philippines le fleuron de son empire effiloché : elle entreprend la conquête du sultanat de Sulu, qui lui résiste depuis près de 200 ans. Après avoir envahi l'île de Jolo, elle réclame la pleine et entière souveraineté sur les zones du littoral nord-est de Bornéo que les sultans de Sulu considéraient comme leur arrière-pays horticole, mais où les « nomades des mer » (les Samal-Bajau) exercent souvent un pouvoir sans partage. Inquiète de la possible invasion française des comptoirs de la côte nord de l'île, partant de la création d'un « arc français » courant de l'Indochine à la mer de Sulu, l'Allemagne fait croiser ses navires de guerre dans les parages du Sabah. Surtout, une poignée d'entrepreneurs et d'ex-diplomates obtiennent des sultans de Brunei et de Sulu des droits d'exploitation sur d'immenses territoires situés dans la partie nord-est de Bornéo. Ainsi naît la toute dernière des compagnies à chartes de l'histoire britannique : la North Borneo Chartered Company (NBCC).

Pour rendre effective leur prise de possession de territoires laborieusement acquis, le baron Overbeck et les frères Dent recrutent à la va-vite une petite équipe d'administrateurs issus du monde des maisons de commerce de Canton et de l'administration coloniale britannique en Inde. Le 11 février 1878, le vapeur *SS America*, armé à Singapour, dépose sur la côte orientale de Bornéo, dans le minuscule village sur pilotis de Sandakan, un « Résident de la Côte Est » du nom de William B. Pryer.

Tout ceci – les conditions rocambolesques de son arrivée à Sandakan, ses premières prises de contact avec les pirates Bajau, les chefs Sulu et les négociants chinois et malais qui écumant les fleuves et les lagons –, Pryer le raconte en détail dans un document inédit : un « diaire » couvrant les 5 premières années de sa présence à Bornéo, conservé aux National Archives de Kew (et dont il existe aussi une transcription partielle aux Sabah State Archives de Kota Kinabalu, au Sabah, en Malaisie). L'objet de ce projet de recherche est non seulement d'éditer ce « journal de terrain » manuscrit, qui comprend 3 carnets d'environ 200 pages chacun, mais aussi d'en faire usage afin de documenter une expérience locale particulièrement instructive de « colonisation par délégation ».

Car durant près de 20 ans, Pryer incarne – seul dans un premier temps, puis avec une vingtaine de supplétifs somalis – l'autorité à tous égards contestée de la NBCC et de la Couronne britannique sur un territoire couvrant plus de 600 km de côtes et près de 30 000 hectares de l'une des forêts tropicales humides les plus escarpées du monde. L'analyse fouillée de son « diaire » et de ses nombreuses correspondances pour la période 1878-1883 révèle la véritable nature de la

domination indirecte britannique à Bornéo : un pouvoir en pointillé, qui ne parvient à s'exercer que pour autant qu'il se coule dans le moule de formes préexistantes d'échange politique et économique.

Ce que le « diaire » de Pryer révèle – avec une profusion de détails et une simplicité de style qui détonnent au regard de documentations plus classiques d'histoire impériale –, c'est que la NBCC ne parvint à se faire une place au Sabah qu'en s'insérant dans des systèmes locaux, anciens et sophistiqués, d'échange rituel, politique et économique. Alors que les directeurs et les investisseurs de la Compagnie ne juraient que par de fumeux projets de plantations de thé, de sucre ou de café qui ne virent jamais le jour ou s'étiolèrent en quelques mois, ce sont les taxes appliquées aux produits locaux de chasse, de cueillette et de culture (plumes, rotin, résines, camphre, perles, « concombres de mer » ou holothuries, riz) qui fournirent l'essentiel du budget local de la station de Sandakan jusque tard dans les années 1890.

Or, ces produits – dont certains, comme les holothuries séchées destinées au marché chinois, étaient de véritables produits d'exportation, et ce depuis au bas mot le 17<sup>ème</sup> siècle – s'acquerraient par le moyen de réseaux spécialisés de « cueilleurs-commerçants » vivant en amont des grands fleuves (au premier chef les Punan), de « nomades de la mer » voguant d'île en île (les Samal-Bajau travaillant pour des seigneurs Sulu), de cultivateurs sur essarts (les Kenyah et les Buludupi) et de grossistes malais et chinois habitant les villages côtiers. Loin d'imposer du jour au lendemain un nouvel ordre économique ou de nouvelles logiques comptables et fiduciaires, les Européens (en l'espèce, les Britanniques) ne formèrent rien de plus qu'un maillon supplémentaire de ces chaînes de négoce qui s'enfonçaient loin dans les jungles et le dédale des pertuis.

### 3. Portée du questionnement et relation à la topique « Environnement »

L'histoire de l'insertion de la NBCC dans les réseaux d'échange intra et interinsulaires sud-est asiatiques nous conduit à penser le « capitalisme colonial » européen dans des termes totalement distincts de ceux constitutifs de la téléologie de « l'occidentalisation du monde ». L'histoire n'est en effet plus celle de l'imposition ou de la diffusion, dans le cadre d'un processus d'« expansion impériale », d'une forme de modernité économique et bureaucratique occidentale avec laquelle les sociétés locales n'auraient eu qu'à composer : elle devient celle d'un processus de « mondialisation » des échanges entamé bien avant l'arrivée des Européens en Asie, et dont ceux-ci durent *volens nolens* accepter les contraintes et les règles.

Le décor même de l'histoire change du tout au tout. Alors qu'on a longtemps pris pour scènes de la « mondialisation » des espaces urbains – cités-Etats côtières du monde malais ou filatures de Manchester –, le récit se déroule désormais sur fond de lieux naturels : c'est au cœur des jungles, dans la boue des estrans et sur le limon des lagons que se joue la destinée politique et économique de la NBCC. Sans la cueillette saisonnière de perles, d'algues et d'holothuries par les Samal-Bajau, sans la récolte de camphre et de rotin par les Punan et les Buludupi, sans l'essartage à visée rizicole des Kenyah et des paysans chinois, les agents de la NBCC n'auraient en aucun cas pu « lisser », des décennies durant, les rentrées fiscales de la Compagnie.

L'histoire de la NBCC nous permet donc de contribuer à poser les jalons d'une *histoire naturelle de la mondialisation* – laquelle implique, à des fins descriptives aussi bien qu'analytiques, le rapprochement productif entre histoire connectée, histoire environnementale et anthropologie de la nature. Il s'agit en somme, dans le sillage d'un programme d'« histoire symétrique » détaillé dans de précédentes publications, d'infléchir l'« histoire globale » en direction d'une histoire de l'anthropisation prédatrice des écosystèmes, et ce par le moyen d'une relecture des sources coloniales : une relecture « à focale réduite » des situations de contact entre sociétés distantes, attentive à l'ensemble des acteurs en présence (humains et non-humains, européens et extra-européens).